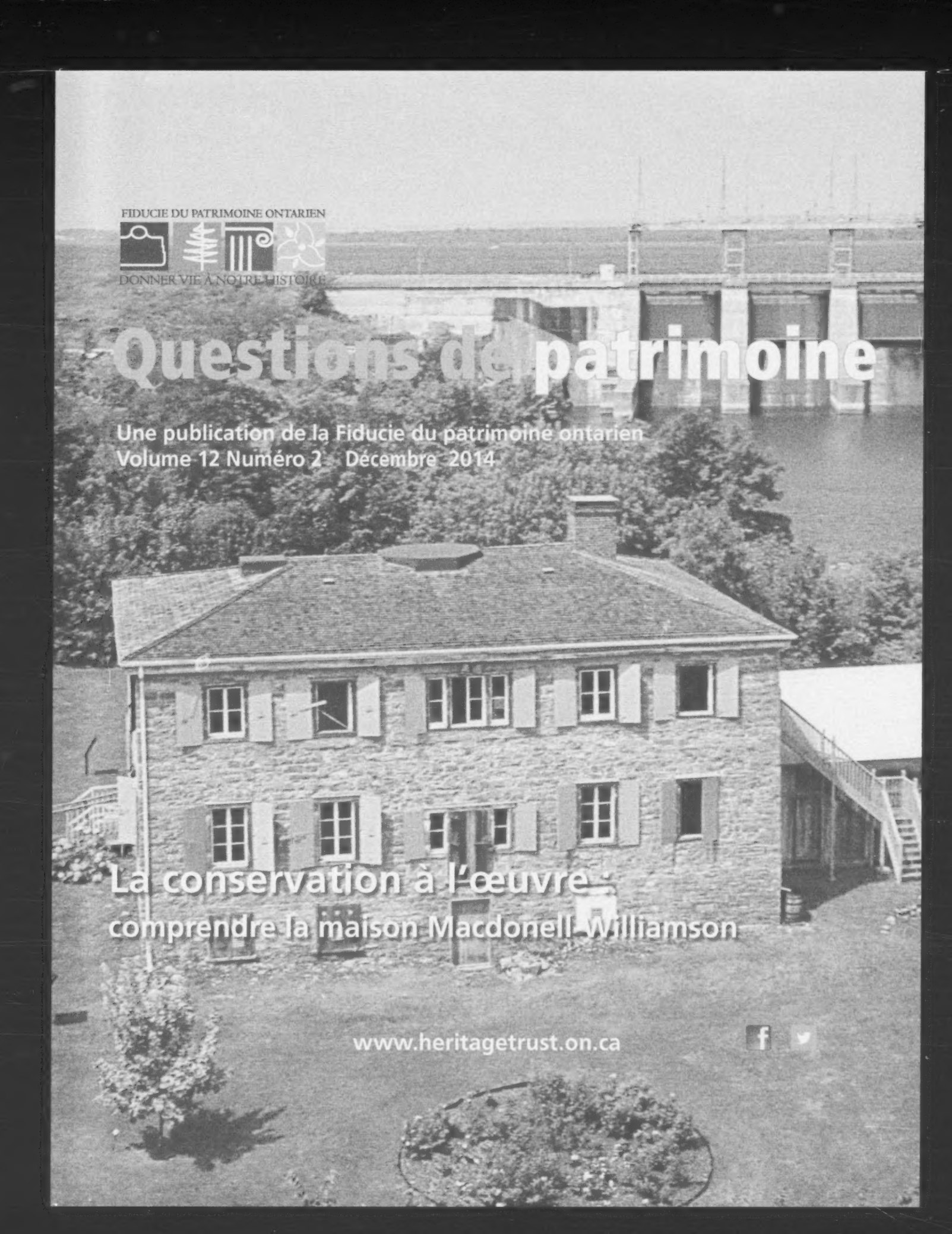


FIDUCIE DU PATRIMOINE ONTARIEN

DONNER VIE À NOTRE HISTOIRE

Questions de patrimoine

Une publication de la Fiducie du patrimoine ontarien
Volume 12 Numéro 2 Décembre 2014

La conservation à l'œuvre :
comprendre la maison Macdonell-Williamson

www.heritagetrust.on.ca

Message de la directrice générale

Le patrimoine culturel peut être vu comme le lien précieux et particulier qui unit les lieux et les personnes au fil du temps. Liées à des collectivités spécifiques, les valeurs patrimoniales, qu'elles soient matérielles ou immatérielles, sont exprimées, comprises et perçues le plus intensément en personne et en détail. Afin de conserver nos sites patrimoniaux, nous devons comprendre leur signification et leur pertinence tout en les reliant à diverses perspectives et en les prenant en considération. En vertu de la *Loi sur le patrimoine de l'Ontario*, la Fiducie préserve des lieux présentant des intérêts patrimoniaux très divers – historique, architectural, archéologique, récréatif, esthétique, naturel et panoramique. L'intégration et l'équilibre de ces intérêts nous donnent les moyens et la motivation de comprendre et de conserver notre patrimoine commun.

Dans ce numéro de *Questions de patrimoine*, nous nous penchons sur l'un des trésors méconnus de la Fiducie. La maison Macdonell-Williamson est un artéfact stabilisé – un vestige à la patine georgienne authentique. Situé sur une route pittoresque au bord d'une rivière dans le hameau de Pointe-Fortune, ce lieu historique national peut sembler à première vue n'être rien de plus qu'une vieille maison de pierre. Si vous y regardez de plus près, les différentes dimensions et la complexité de ce lieu se révèlent; vous découvrez alors un paysage culturel qui réunit le patrimoine matériel du lieu et de l'artéfact et le patrimoine immatériel de l'histoire et de la tradition. Vous constaterez aussi l'importance de la participation communautaire et les contributions significatives des bénévoles dévoués.

Des sites comme celui-ci sont des dépositaires importants de la mémoire collective. Ils renferment un potentiel formidable de recherche, d'exploration et d'échanges.

Au cours des 20 dernières années, la maison Macdonell-Williamson a été conservée progressivement et ce travail se poursuit aujourd'hui. Cette approche est justifiée par la nécessité de collecter des fonds et de rassembler des soutiens conséquents en faveur du site. Cela a souvent été frustrant mais cela a eu l'avantage inattendu de permettre de découvrir des possibilités de préservation et d'interprétation dans la structure du bâtiment, qui auraient peut-être été compromises ou négligées si la propriété avait été « restaurée » dans le cadre d'une seule campagne de levée de fonds, pour refléter son état au cours d'une période donnée, ou rénovée totalement. Au lieu de cela, le travail a été mené dans un souci constant de circonspection et de dialogue, d'humilité et de recherche du consensus, ce qui, sur le long terme, constitue la meilleure pratique en matière de conservation.

Beth Hanna
Directrice générale, Fiducie du patrimoine ontarien

Contenu

Différentes perspectives d'un même site : artéfacts, fragments et couches, par Dena Doroszenko and Romas Bubelis **2**
Une solution de génie : perspective structurale de la maison Macdonell-Williamson, par Michael Csiki, Majula Koita and Chantel Godin **10** **L'interprétation de la maison Macdonell-Williamson au travers de quatre artéfacts,** par Sam Wesley **12** **L'histoire de deux familles,** par Valerie Verity **16** **Le long de la rivière des Outaouais,** par Erin Semande **18**

Ce numéro de la revue *Questions de patrimoine*, publié en français et en anglais, est tiré au total à 12 500 exemplaires. Les archives des numéros antérieurs sont disponibles sur notre site Web à l'adresse suivante : www.heritagetrust.on.ca/qp.

Pour de plus amples renseignements, s'adresser à la
Fiducie du patrimoine ontarien
10, rue Adelaide Est, Bureau 302
Toronto (Ontario) M5C 1J3
Téléphone : 416 325-5015
Télécopie : 416 314-0744
Courriel : marketing@heritagetrust.on.ca
Site Web : www.heritagetrust.on.ca
© Imprimeur de la Reine pour l'Ontario, 2014
© Fiducie du patrimoine ontarien, 2014
Photos © Fiducie du patrimoine ontarien, 2014, sauf indication contraire.
Édité par la Fiducie du patrimoine ontarien (un organisme relevant du ministère du Tourisme, de la Culture et du Sport de l'Ontario).
Rédacteur en chef : Gordon Pim **Concepteur graphique :** Manuel Oliveira
Comité de rédaction : Beth Hanna, Sean Fraser, Wayne Kelly, Michael Sawchuck et Alan Wojcik
Cette publication est imprimée sur du papier recyclé avec des encres à base d'huile végétale. Aidez-nous à protéger l'environnement en partageant ou en recyclant cette publication une fois que vous l'aurez lue.

Toute annonce ou tout encart dans la présente publication ne signifie pas automatiquement que la province de l'Ontario appuie les sociétés, les produits ou les services en question. La Fiducie du patrimoine ontarien n'est pas responsable des erreurs, omissions ou représentations fallacieuses figurant dans toute annonce ou tout encart.
Numéro de l'accord de publication 1738690
SEO ISSN 1201-0766 (Imprimé)
ISSN 1911-4478 (PDF/En ligne)
12/14
Also available in English.

Ontario

FIDUCIE DU PATRIMOINE ONTARIEN
DONNER VIE À NOTRE HISTOIRE

Les vues et opinions exprimées dans cette publication sont celles des auteurs et ne reflètent pas nécessairement les vues et opinions de la Fiducie du patrimoine ontarien ou du gouvernement de l'Ontario.

Couverture : Photographie aérienne de la maison Macdonell-Williamson avec le barrage de Carillon à l'arrière-plan. Photo : Carl Bigras.

Message du president : À la découverte de la maison Macdonell-Williamson

La Fiducie du patrimoine ontarien conserve et administre directement de nombreux lieux historiques en Ontario – tels que la Case de l'oncle Tom à Dresden, la Place Fulford à Brockville, Homewood à Maitland, la maison du personnel de la Compagnie de la baie d'Hudson à Moose Factory et l'école Enoch Turner à Toronto. Elle gère et interprète près de 90 p. 100 de ses propriétés en collaboration avec des partenaires locaux. Bien que les dispositions prises varient en fonction des propriétés, elles visent généralement à atteindre des objectifs communs, soit établir des liens avec la collectivité, faire connaître les histoires associées au lieu, garantir l'accès du public et la gestion quotidienne, et assurer une utilisation viable et durable des lieux.

Dans ce numéro, nous mettons à l'honneur un site unique – la maison Macdonell-Williamson – pour lequel les compétences et l'expérience de la Fiducie en matière d'archéologie, de conservation architecturale, de collecte de fonds, de recherche et d'histoire ont été alliées au soutien et à l'intérêt de la collectivité, représentée par un partenaire local – les Amis de la maison Macdonell-Williamson – afin de garantir la gestion équilibrée et prudente de ce site complexe.

Située non loin de la frontière du Québec, la maison Macdonell-Williamson a une histoire marquée par la richesse et la diversité, liée à l'exploration, au commerce des fourrures, à l'industrie du bois de sciage et à l'histoire de la rivière des Outaouais. Cette histoire transparaît dans le bâtiment, dans le riche paysage archéologique du site et dans la communauté élargie des descendants de John Macdonell et de William Williamson, dont un grand nombre est aujourd'hui dispersé dans toute l'Amérique du Nord. Le bâtiment lui-même propose un registre archéologique détaillé de ses précédents occupants qui, en y regardant de près, peut avoir une valeur d'archive. La maison constitue également un monument architectural imposant dans un ancien bassin hydrographique et le seul bâtiment restant d'un village disparu et oublié du XIX^{e} siècle. Les terrains environnants offrent un paysage archéologique sur lequel on a découvert, au cours de fouilles, des structures et des artéfacts importants qui ont altéré notre compréhension de ce site, de ses occupants et de notre histoire commune.

L'approche adoptée dans ce numéro et l'association des différentes perspectives, à défaut d'être exhaustives, élargissent et enrichissent notre compréhension de la maison Macdonell-Williamson. J'espère que notre description de ce lieu spécial vous encouragera à le visiter et à venir admirer en personne sa paisible splendeur.

Tom Symons

Thomas H.B. Symons
C.C., O.Ont, FRSC, LLD, D.Litt., D.U., D.Cn.L., FRGS, KSS

Différentes perspectives d'un même site : artéfacts, fragments et couches

Lorsque la Fiducie œuvre à la conservation d'une propriété aussi complexe que la maison Macdonell-Williamson, elle examine le site dans sa dimension d'artéfact sous plusieurs angles – aussi bien en surface que dans le sous-sol. Explorer le paysage souterrain peut permettre d'expliquer le contexte plus large dans lequel s'inscrit le site, révélant ainsi son environnement historique, économique, politique et culturel. Des indications historiques uniques en leur genre sont aussi conservées dans l'architecture, ce qui nous permet de comprendre l'évolution de la structure du bâtiment et son utilisation au fil du temps. L'exploration de la demeure dans ses moindres recoins dévoile un passé stratifié qui contribue à illustrer une période importante dans le développement du Canada.

Les perspectives suivantes convergent pour créer un prisme unique à travers lequel nous pouvons mieux comprendre ce site et la place qu'il occupe dans notre histoire.

L'archéologie par Dena Doroszenko

L'archéologie lève le voile sur les événements qui se sont produits dans le passé, aussi bien lointain que proche, grâce à la découverte, à l'examen et à l'interprétation de fragments. La nature même des artéfacts en fait des objets évocateurs du passé, qui peuvent aussi être étudiés et expliqués.

Le site de la maison Macdonell-Williamson, propriété de la Fiducie située sur un promontoire surplombant la rivière des Outaouais, offre un paysage d'artéfacts – la demeure en pierre emblématique datant du XVIII[e] siècle étant sans doute l'artéfact le plus complexe d'entre eux. Sur ce site, l'archéologie souterraine et l'archéologie de surface sont utilisées pour enrichir le récit historique mais aussi pour développer une expérience d'interprétation englobant les concepts de patine, d'artéfact et de vestige ainsi que leur importance.

Le passé lointain

« Spanish John » Macdonell s'installe dans l'État de New York puis à St. Andrews West au début des années 1790.

Qu'est-ce que l'archéologie?
L'archéologie est l'étude scientifique de l'histoire de l'Homme à partir de l'examen de vestiges physiques et de la culture matérielle (p. ex. des artéfacts, des fragments, des éléments et des structures).

Les fouilles de 2007 ont mis au jour le dépôt de glace et le fumoir de la maison Macdonell.

En 1793, son fils John, âgé de 25 ans, commence à travailler comme commis pour la Compagnie du Nord-Ouest, dont il devient rapidement associé. Il fonde une grande famille avec son épouse, Magdelaine Poitras. À sa retraite, il déménage à Montréal avec sa famille et, en 1813, fait l'acquisition d'une vaste propriété au bord de la rivière des Outaouais, près du village de Pointe-Fortune et des rapides Carillon.

Le terrain acheté par Macdonell avait à l'origine été obtenu par William Fortune par lettres patentes en 1788 et comptait de nombreuses constructions. L'imposante demeure que Macdonell y fait ériger en 1817 semble indiquer que la famille vivait dans une certaine opulence. Pourtant, les documents historiques et les relevés archéologiques montrent que Macdonell n'a jamais atteint une telle prospérité.

Dès 1820, trois années seulement après avoir entamé la construction de sa maison, Macdonell connaît des difficultés financières. Les années qui suivent ne l'épargnent pas, puisqu'il est accablé par d'incessants problèmes financiers et par des drames personnels. Malgré tout, son entreprise de transit semble, dans les premiers temps, rencontrer le succès. En 1821, en revanche, la compagnie de traite des fourrures pour laquelle Macdonell avait autrefois travaillé disparaît suite à sa fusion avec la compagnie concurrente – la Compagnie de la Baie d'Hudson. Ce rebondissement a de fortes répercussions sur la vie de Macdonell, dont les revenus issus de la participation qu'il détient dans la traite des fourrures sont bien inférieurs à ce qu'il croyait en obtenir. Les effets de ce revers de fortune, qui intervient alors que Macdonell est en train de faire construire sa vaste demeure, ne tardent probablement pas à se faire sentir. Pire encore, l'emplacement choisi par Macdonell pour y bâtir sa maison perd tout intérêt lorsque la Compagnie de la Baie d'Hudson décide de ne pas utiliser la voie navigable de la rivière des Outaouais pour l'acheminement des biens vers l'intérieur.

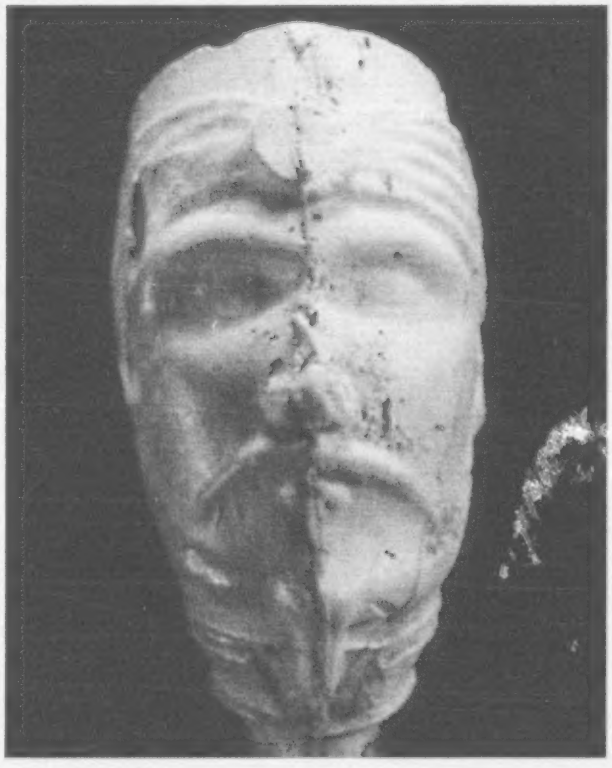
John Macdonell décède chez lui le 17 avril 1850, à l'âge de 81 ans. Il lègue la maison à son fils John Beverly Palafox Macdonell. En 1882, lorsque la propriété est vendue à la famille Williamson, elle ne compte plus que trois acres (un hectare) sur les 1 400 acres (566 hectares) d'origine. La famille Williamson et ses descendants occuperont la maison pendant les 79 années suivantes et y apporteront d'importantes modifications ainsi qu'aux dépendances. Toutefois, ils préserveront les trois acres aujourd'hui détenus en fiducie par la Fiducie du patrimoine ontarien.

Le passé proche

Le destin de la maison semble scellé lorsque celle-ci est expropriée par Hydro-Québec en 1961 en vue d'un aménagement hydro-électrique à Carillon. Le barrage est finalement construit plus en amont et la maison est épargnée, quoique laissée à l'abandon. Le gouvernement du Canada la désigne lieu historique national en 1969 et la Fiducie du patrimoine ontarien en fait l'acquisition en 1978. En 1995, les Amis de la maison Macdonell-Williamson voient le jour pour devenir le partenaire exploitant de la Fiducie et gérer la propriété en tant qu'attraction patrimoniale saisonnière. Ce partenariat sera à l'origine d'une période d'investissement pour l'étude, l'exploration archéologique et la préservation architecturale du site, qui se poursuit encore aujourd'hui.

Le paysage archéologique

Le domaine Macdonell-Williamson a considérablement évolué en plus de 220 ans d'existence. Le paysage archéologique est un construit culturel par le biais duquel notre perception du territoire est transformée et modifiée par notre compréhension de l'histoire telle que l'archéologie nous la fait partiellement découvrir. Le site actuel est toutefois différent de ce qu'il était autrefois – une exploitation agricole et une entreprise



Pipe à tabac à tête de Turc en argile.

Les fondations en pierre du magasin de Macdonell datant de 1822.

prospères s'inscrivant dans une culture villageoise. L'envie de déchiffrer ce paysage de vestiges documenté par des données historiques a donné lieu à une série de recherches archéologiques à partir de 1978.

On sait que John Macdonell fut un bâtisseur prolifique pendant qu'il occupait la propriété. Entre 1817 et 1842, il y a fait construire plus de 20 dépendances; rien que sur une surface d'un acre, six dépendances ont été découvertes depuis 1981 grâce aux travaux archéologiques.

Plusieurs fouilles ont permis de glaner une foule de renseignements et de mettre au jour de nombreux éléments physiques, notamment des éléments de nature structurelle attestant l'existence de constructions préalables. On a trouvé au nord de la maison les fondations du magasin de vente au détail construit par Macdonell en 1822, tandis que les fouilles menées à l'est de l'entrée du sous-sol ont fait apparaitre d'énormes fondations en pierre qui s'étendent en diagonale jusqu'au mur principal de la maison. La découverte de pièces de monnaie datant du XVIIIe siècle qui y sont associées pourrait indiquer que cette structure correspond à l'un des bâtiments construits par William Fortune (que l'on retrouve sur un plan de 1797). Les fouilles menées au niveau de la pelouse située au sud-est ont mis au jour l'assise d'une voie d'accès datant de la fin du XIXe siècle ainsi qu'un mur posé à sec. Ce mur pourrait correspondre à l'un des édifices de Macdonell visible sur le plan historique de la propriété réalisé en 1829.

La campagne d'exploration de 2003 a mis au jour les fondations en pierre d'un bâtiment antérieur, plus anciennes que celles découvertes à l'extrémité nord de l'entrepôt situé du côté nord de la maison. Ces fondations en pierre représentent probablement le dépôt de glace et le fumoir, également visibles sur le plan de 1829. Près de la maison, le long des façades ouest et sud, on a découvert cinq encadrements de soupirail en pierre restés intacts et un encadrement démoli. Les fenêtres murées sont toujours visibles sur les murs du sous-sol de la maison.

Toutes ces fondations, exhumées avec le plus grand soin, ont été documentées avant d'être minutieusement remblayées pour garantir leur préservation. Elles sont à nouveau hors de la vue des visiteurs. Toutefois, elles font maintenant partie du paysage archéologique à des fins d'interprétation.

Les recherches archéologiques ont permis de dénicher plus de 135 000 artéfacts sur le domaine Macdonell-Williamson et de comprendre comment le paysage de ferme avait évolué au fil du temps. L'emplacement des fondations sur ce site semble témoigner d'une concentration autour de la maison. Sur la pelouse est, un ensemble de dépendances entourent la maison, comme pour former une cour d'entrée.

Ces dépendances incluent le magasin de vente au détail datant de 1822, le dépôt de glace et le fumoir, ainsi peut-être qu'un hangar à voitures à cheval ou une écurie. Elles sont toutes associées à des fonctions de la vie domestique ainsi qu'aux besoins personnels et commerciaux des occupants de la maison, mais pas nécessairement aux affaires de l'exploitation agricole et du domaine dans leur ensemble. Le chemin qui mène actuellement aux abords de la maison au sud pourrait avoir été conçu comme une allée tandis que les dépendances liées à l'agriculture et au bétail auraient été placées de l'autre côté, à l'écart de la maison. Au fur et à mesure que les exploitations agricoles se sont développées et que le patrimoine des exploitants s'est élargi, la disposition s'est modifiée, favorisant plutôt une

organisation selon un plan dispersé autour de cours, avec une distinction nette entre l'exploitation agricole et la maison de ferme. Il semble que Macdonell ait adopté cette configuration, créant ainsi une séparation entre les différentes fonctions de la ferme – c'est-à-dire en dissociant son domicile de ses intérêts commerciaux.

Les fragments archéologiques

Les artéfacts permettent aux archéologues de reconstituer le passé et de formuler des théories sur la manière dont l'évolution sociale, économique et technologique d'un foyer a eu des répercussions sur le déplacement de ces objets ou fragments au fil du temps.

Parfois, l'archéologie sert à documenter le passé avant que ses traces ne disparaissent complètement ou ne soient supprimées. Cela a par exemple été le cas lorsque la moitié du sous-sol de la maison a été fouillée préalablement à l'installation d'une nouvelle dalle de plancher. On peut tirer des conclusions d'ordre général quant à la nature de la sédimentation du grand nombre d'artéfacts découverts.

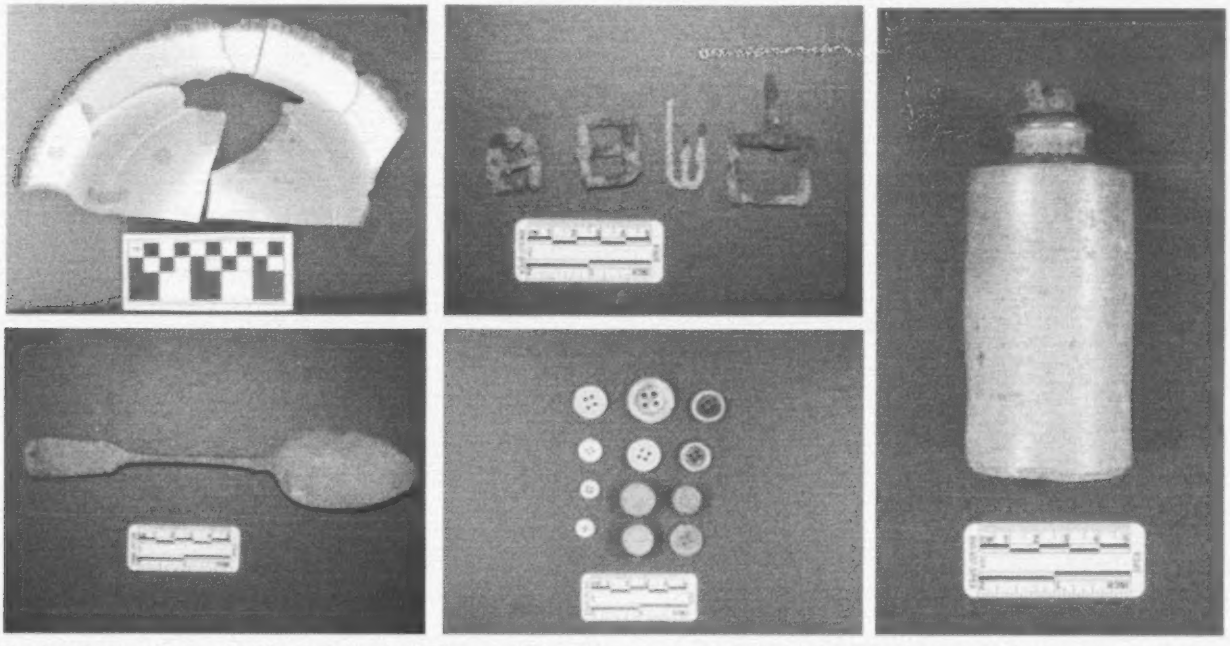
On a retrouvé de nombreux ossements d'animaux attestant le problème d'invasion de la propriété par les rongeurs au fil des années. La grande quantité de clous découverts témoigne du remplacement du plancher en bois dans la maison, au moins à deux reprises, qui sera suivi de la désintégration progressive des planches de plancher existantes en raison de l'humidité croissante.

On a relevé la présence de la structure d'origine de solive de plancher dans toute la moitié est du sous-sol, ainsi que celle des âtres de cheminée en pierre d'origine dans les pièces côté nord-est et sud-est. On a également découvert un artéfact remarquable : un bol à thé Copeland and Garrett/Late Spode (impression bleue par transfert, v. 1833-1847). Des fragments de ce bol ont été retrouvés lors des fouilles de 1981 et, lors de la campagne de fouilles de 2009, on a déterré d'autres fragments qui venaient directement compléter ce récipient, permettant ainsi d'en reconstruire la forme d'origine.

L'artéfact d'architecture par Romas Bubelis

Les artéfacts archéologiques historiques exhumés sont des objets statiques qui ne sont plus utilisés aujourd'hui pour remplir leur fonction d'origine. Un artéfact d'architecture, en revanche, est un objet qui, à l'image de la maison Macdonell-Williamson, continue d'être utilisé et, par conséquent, est soumis à un changement permanent.

Ce changement peut se matérialiser sous la forme d'une volonté de remonter le temps par le biais de travaux de restauration, voire de reconstruction, ou de se tourner vers l'avenir par l'intermédiaire de travaux de réhabilitation et de conservation intégrée. Mais si l'on accorde une certaine valeur aux boiseries et aux éléments d'origine ayant subi les effets du temps, alors



Plus de 135 000 artéfacts ont été découverts lors des nombreuses fouilles effectuées sur le site de la maison Macdonell-Williamson. À partir du haut à gauche, dans le sens des aiguilles d'une montre : plat avec bordure bleue, boucles de harnais pour chevaux, bouteille en grès avec bouchon intact, boutons et cuillère.

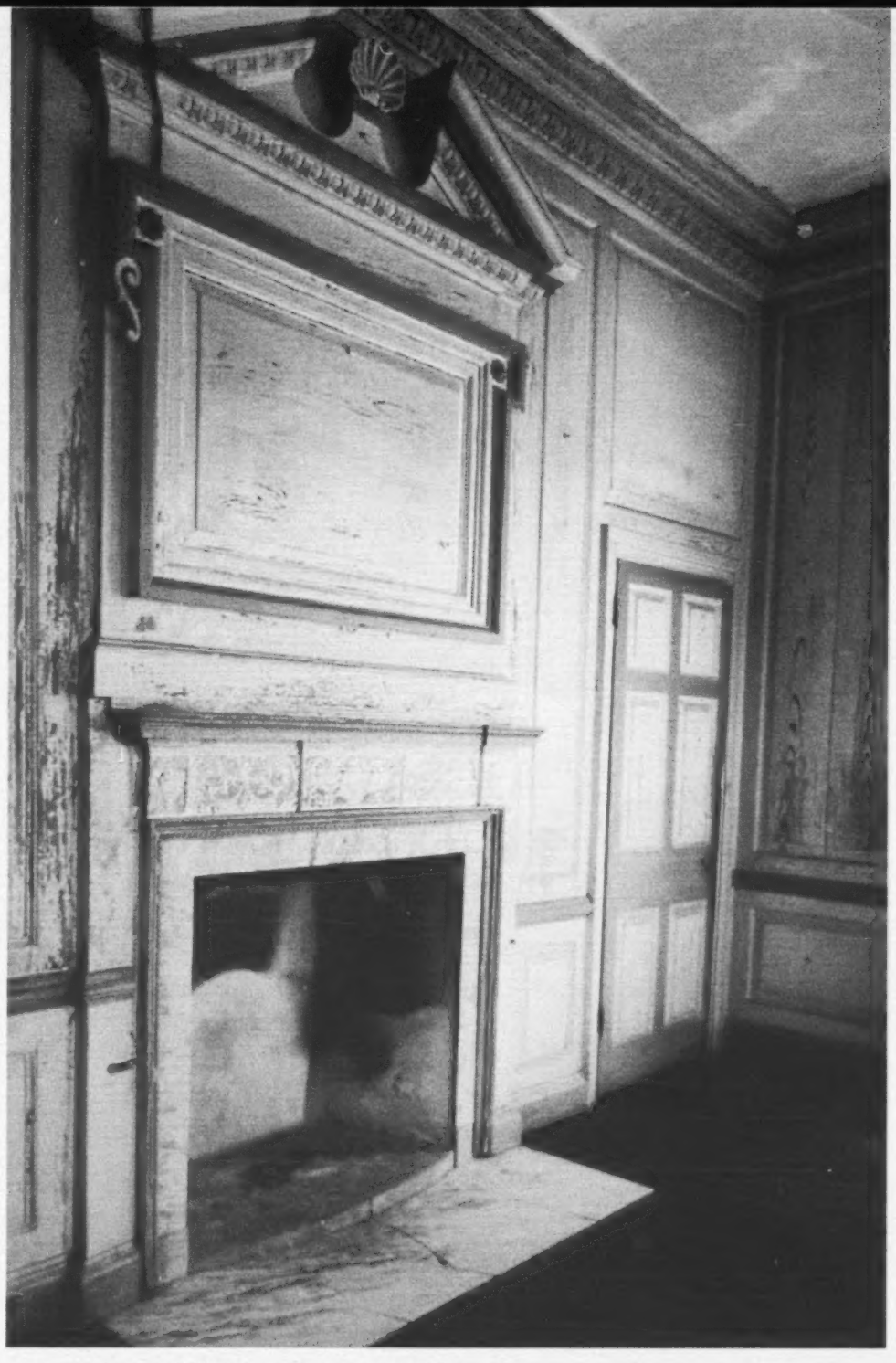
il convient d'adopter une approche de préservation des fragments, de la patine et des couches.

En 2014, dans le cadre d'un projet visant à renforcer la charpente en bois de la maison Macdonell-Williamson, il a fallu vider la demeure de tout ce qu'elle contenait. Retirer le mobilier a mis en évidence la nature d'artéfact de la maison et a soulevé des questions liées à l'intérêt que présente le vide, au caractère percutant des vestiges dans le cadre d'une stratégie d'interprétation et au rôle de l'archéologie du bâti pour comprendre les couches qui forment la structure encore présente de l'édifice

Précédents

Le vide n'est jamais aussi enchanteur que dans le cas des vestiges architecturaux, où l'appréciation des effets du passage du temps s'accompagne d'une certaine sensation d'abandon et de mélancolie et où l'activité humaine se conjugue au passé.

Tirer parti du vide, de ce qui est partiellement à l'état de vestige et de l'archéologie du bâti au sein de musées du patrimoine n'est pas inédit. Drayton Hall, près de Charleston (Caroline du Sud), est l'une des maisons de maître de plantation les plus anciennes qui soient préservées aux États-Unis. Construite en 1738, elle a conservé la majeure partie de ses moulures en plâtre intérieures et de ses belles menuiseries et boiseries de style georgien, ce qui est assez exceptionnel pour être souligné. Après avoir habité cette demeure pendant sept générations, la famille Drayton a fait don de cette propriété à la National Trust for Historic Preservation en 1974. La National Trust a alors pris la décision peu commune de préserver la maison dans l'état où elle l'avait reçue. À ce jour, celle-ci ne dispose pas de mécanismes modernes de régulation des conditions ambiantes et tient lieu de laboratoire permettant l'étude des techniques de conservation de sa structure datant du XVIII^{e} siècle. Bien qu'il s'agisse d'une attraction patrimoniale, on en a volontairement ôté le mobilier et les objets culturels afin de mettre l'accent sur l'édifice, qui constitue un artéfact digne d'être étudié. Que ce soit intentionnel ou non, la majesté mélancolique des lieux apparaît intensifiée par leur vacuité.



Manteau de cheminée de l'époque georgienne à Drayton Hall.

Le four à pâtisserie et foyer ouvert du sous-sol, préservé à l'état de vestige architectural.

Autre précédent plus récent : le Tenement Museum, dans le quartier du Lower East Side à New York. Fondé en 1988, ce musée cherche à interpréter l'expérience des immigrants au XIX^{e} et au XX^{e} siècle telle qu'elle a été vécue dans un immeuble locatif de qualité minimale typique de l'époque. Ledit immeuble date de 1863 et a abrité des centaines de familles. Au cours de ses 72 années d'exploitation, il a fait l'objet de nombreuses modifications. Muré puis laissé à l'abandon en 1935, il s'est conservé telle une capsule témoin pendant les 50 années suivantes.

La moitié de ses appartements ont été restaurés, meublés et interprétés afin de rendre compte de la vie des anciens locataires à certaines époques, tandis que les autres appartements ont été laissés dans l'état où ils ont été trouvés – dépourvus de meubles, dotés d'installations anciennes, présentant une peinture défraichie écaillée et des balustrades ébréchées ainsi que des escaliers et des encadrements de porte usés – retenant les traces laissées par leurs anciens occupants. On accède à la partie restaurée en passant par celle qui a été laissée dans l'état où elle a été découverte. Dans ces pièces et couloirs oppressants, on réfléchit au quotidien des personnes qui vivaient dans ces logements précaires et on se prend à imaginer ce qu'a pu être leur vie. Dans le document énonçant sa philosophie de préservation, le cabinet d'architecture Li-Saltzman indique que ce projet « vise à maintenir la sensation tangible d'histoire que renferment ses murs et à rendre compte de ce qu'étaient ces appartements de qualité minimale aussi bien à l'époque où ils étaient occupés que lorsqu'ils ont été découverts » (traduction libre).

La maison Macdonell-Williamson de Pointe-Fortune vient s'insérer à mi-chemin entre la majesté exceptionnelle de Drayton Hall et l'humilité du Tenement Museum de New York. À son démarrage en 1817, la construction de la maison Macdonell-Williamson constituait une entreprise des plus grandiose aussi bien en termes de surface que de savoir-faire, étant donné que Pointe-Fortune se situait à l'époque en pleine nature sauvage au bord de la rivière des Outaouais à quelque 60 milles (100 kilomètres) en amont de Montréal. Les pièces principales ont été ornées de corniches en plâtre décoratives et d'encadrements de fenêtre en lambris d'une qualité exceptionnelle. Au deuxième étage, une salle de bal de belles dimensions arbore en son plafond

un médaillon travaillé. Les chambres se présentaient sous la forme d'un ensemble de placards-lits disposés autour d'un salon commun pourvu d'une cheminée. Il s'agissait d'un système ingénieux pour cette famille qui comptait douze enfants étant donnée la difficulté à chauffer une telle demeure. À l'époque, cette maison devait être d'une beauté exceptionnelle.

Le caractère percutant des vestiges

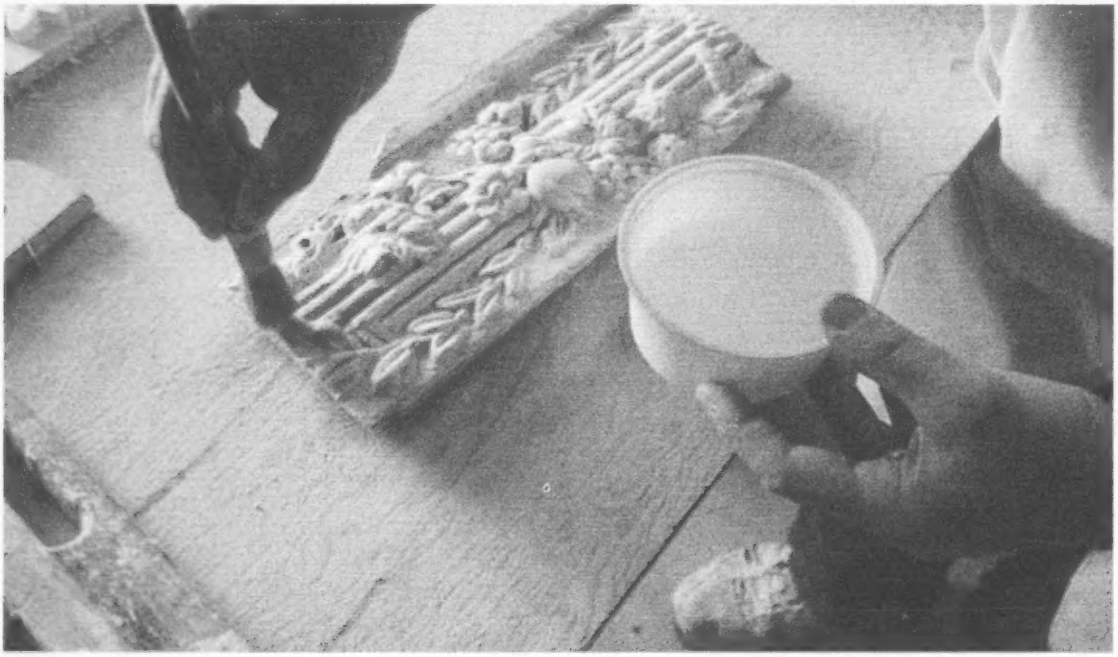
Il va de soi que le site visible aujourd'hui est bien différent, mais il n'en est pas moins intriguant – son identité visuelle est devenue complexe et confuse en raison des circonstances historiques qui ont déterminé son évolution. On retrouve des fragments datant de différentes époques qui, mis ensemble, sont plus évocateurs de la vie de l'édifice que ne le serait une restauration ou une reconstruction imitant le bâtiment d'origine. Il faut une certaine conscience archéologique, alliant la recherche, l'observation et l'analyse, pour voir au-delà de la détérioration et apprécier la structure de l'édifice.

En raison des difficultés financières de John Macdonell – et de celles de son fils ensuite – les espaces intérieurs, quoique majestueux, n'ont pas été redécorés aussi souvent que de coutume. Toutefois, la famille Williamson a sans le vouloir protégé nombre des boiseries des premières années en les recouvrant de papier peint. Au cours des 80 années qui ont suivi le départ de la famille Macdonell, la maison n'était généralement utilisée qu'en saison. L'électricité n'y a jamais été installée, pas plus que des systèmes de plomberie ou de chauffage, hormis les cheminées d'origine. C'est en grande partie parce que la demeure n'a pas été modernisée qu'il en émane aujourd'hui une atmosphère ancienne. Enfin, la maison est restée inoccupée entre 1961, année de son expropriation, et 1995 environ. Pendant cette longue période, de nombreux éléments ont disparu en raison d'actes de vandalisme et de vol ainsi que d'une détérioration accélérée causée par l'eau.

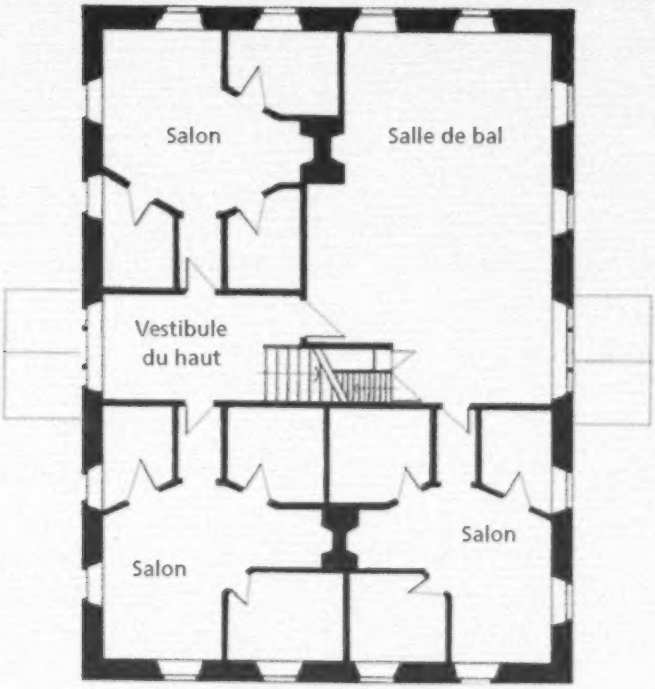
La valeur patrimoniale nationale que présente encore ce site réside principalement dans la qualité et la quantité des moulures décoratives et des boiseries peintes qui ont perduré depuis le début du XIX^{e} siècle. Celles du deuxième étage présentent un intérêt particulier puisqu'elles n'ont pas été restaurées et permettent d'apprécier le passage du temps. Des morceaux de la corniche en plâtre moulurée en creux ornée de feuilles de vigne et d'une rangée de feuilles d'acanthe en saillie manquent par endroits, mais il en reste une quantité largement suffisante pour se représenter sa splendeur passée.

Celle-ci est d'ailleurs visible en coupe transversale dans les cassures. Le plâtre qui subsiste est fragile – la chaux en son centre a été lessivée et il ne reste plus que du sable recouvert d'une fine couche extérieure de gypse. La majeure partie de ces moulures décoratives a été peinte à la calcimine. L'escalier est doté d'un plafond incurvé peint à la calcimine, d'un bleu foncé intense mat caractéristique des premières années de l'édifice.

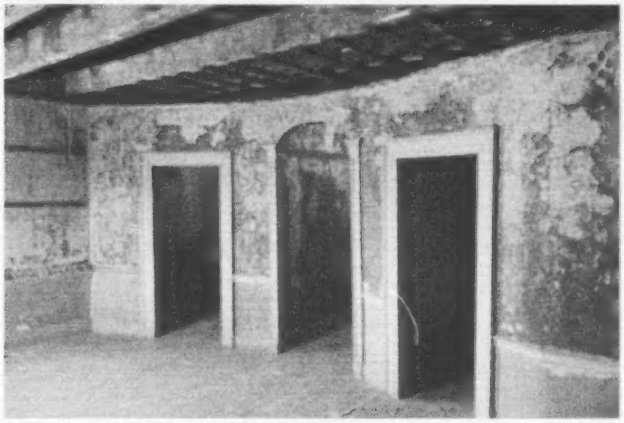
La calcimine est une peinture soluble dans l'eau qui était privilégiée pour les moulures en plâtre, car elle pouvait facilement être enlevée avant la pose d'un nouveau



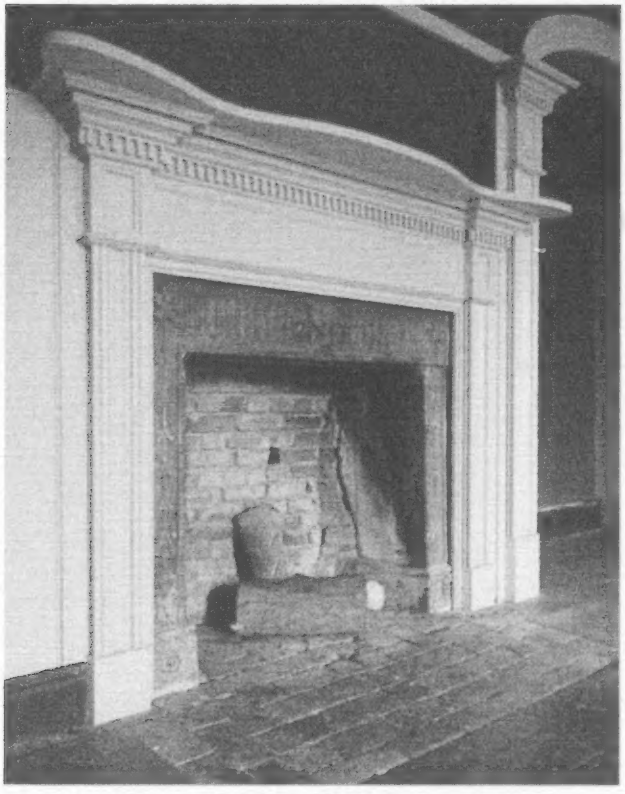
La moulure de corniche en plâtre de la salle de bal du deuxième étage, avec sa peinture à la calcimine, tombant partiellement en ruine.



Plan du deuxième étage, v. 1817, montrant le plan originel des trois salons, chacun entouré de trois placards-lits.



Salon singulier du deuxième étage avec ses placards-lits et ses finitions originelles intactes, peintes à la calcimine.



La cheminée de la salle de réception a été restaurée dans le style de 1817 : elle présente un âtre en brique et une enceinte sculptée ainsi qu'une reproduction du manteau en bois peint.

revêtement, évitant ainsi que l'accumulation de couches de peinture n'alourdisse les formes. Le fait qu'elle ait tenu jusqu'au XXIe siècle est inattendu et rare. Ailleurs, les murs ont été recouverts de couches successives de différentes couleurs, aujourd'hui défraichies ou ébréchées par endroits, ce qui crée une riche structure colorée de profondeur et de texture. Au sous-sol, il ne subsiste que des fragments du plafond en plâtre sur lattis d'origine, fixé entre des poutres en bois équarri soulignées par des bourrelets de bordure décoratifs. À l'inverse, la corniche en plâtre de la salle à manger du rez-de-chaussée est intacte et ne nécessite que de menues réparations pour conserver son intégrité d'origine.

Interpretation

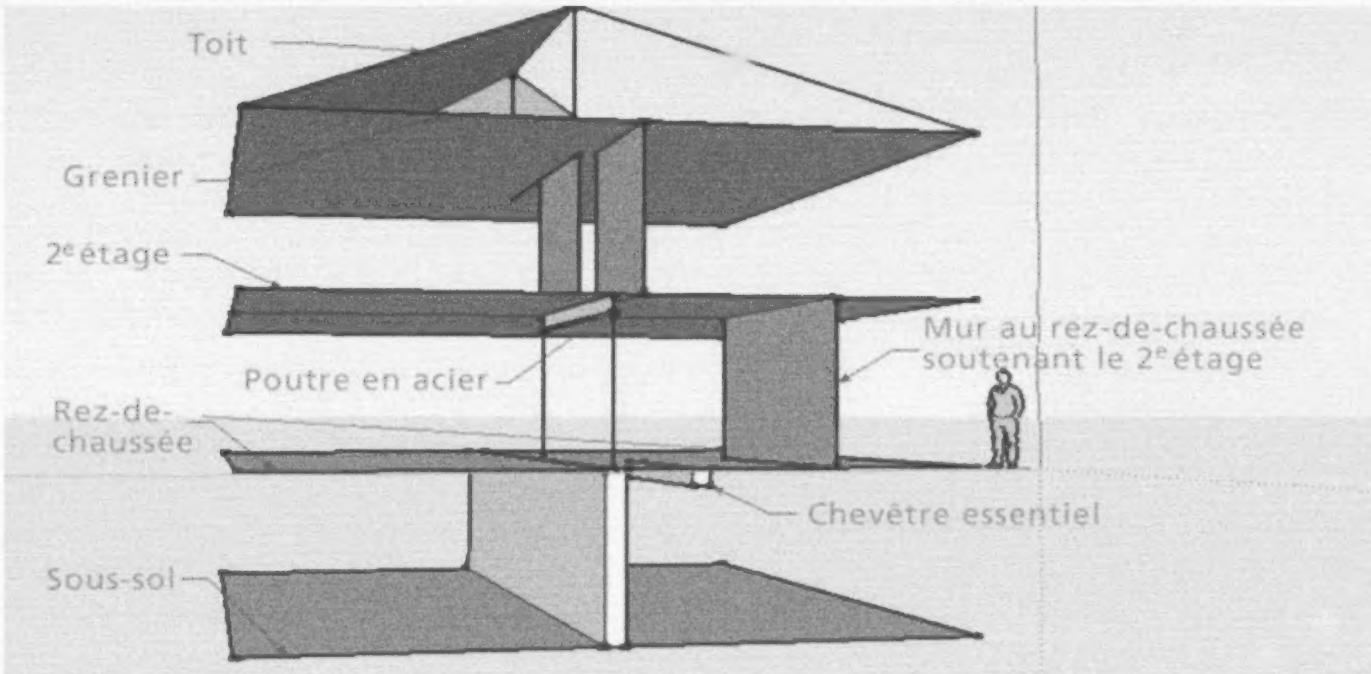
Aujourd'hui, la maison allie le résultat d'efforts de préservation récents (de réhabilitation et de restauration) avec des éléments préservés à l'état de vestige partiel. Ces derniers sont précieux car, contrairement aux premiers, ils ne peuvent pas être reconstitués. Comme les fragments d'artéfacts archéologiques, ces artéfacts d'architecture sont plus parlants lorsqu'on ne les modifie pas et qu'on les isole.

L'architecte de restauration Peter John Stokes avait peut-être vu juste dans le rapport remis à la Commission des lieux et monuments historiques du Canada en 1969. Il y écrivait : « Le meilleur plan serait peut-être une utilisation muséologique qui évoluerait et qui aurait recours uniquement à certaines pièces de mobilier et à des panneaux d'interprétation permettant de mettre en valeur le caractère exceptionnel des intérieurs » (traduction libre).

Dena Doroszenko est l'archéologue de la Fiducie du patrimoine ontarien. Romas Bubelis en est l'architecte.

Une solution de génie : perspective structurale de la maison Macdonell-Williamson

Par Michael Csiki, Majula Koita et Chantel Godin



Coupe de la maison Macdonell-Williamson. Cette image vous permet de visualiser le cheminement des charges par les murs et planchers.

Pour les ingénieurs de chez Quinn Dressel Associates, la réhabilitation structurale de la maison Macdonell-Williamson a constitué une formidable occasion de contribuer à la préservation d'un pan de l'histoire canadienne.

Au fil des ans, la maison a été altérée par ses différents propriétaires, qui ont ajouté certains éléments et en ont détruit d'autres. Pendant un temps, elle est également restée inoccupée, à la merci des éléments. Conséquence à la fois de la transformation et de la négligence, le cheminement des charges de la structure originelle a changé depuis l'époque de sa construction. (Le cheminement des charges est le chemin descendant qu'emprunte naturellement le poids des étages, de la neige, du toit, des murs et des occupants à travers les solives, les poutres, les colonnes et les murs, pour finir par arriver jusqu'aux fondations et se disperser dans la terre.)

La maison à étage se compose de robustes fondations et murs extérieurs de pierre, de cheminées en brique et en pierre, et d'imposantes poutres de bois d'œuvre mesurant jusqu'à 13 mètres (43 pieds) de long. Lorsque la maison appartenait aux Williamson, la cheminée ouest, qui soutenait l'étage et une partie du toit, a été enlevée. Par conséquent, l'étage s'est affaissé au fil du temps, provoquant dans le mur de plâtre des fissures de cisaillement diagonales qui sont toujours visibles aujourd'hui.

Avec le retrait de la cheminée, le cheminement des charges a changé et ces dernières ont emprunté un itinéraire de substitution, le long d'un mur de séparation jusqu'aux solives du rez-de-chaussée, qui sont assemblées avec un chevêtre soutenu par le mur de fondation. Ce chevêtre, qui n'était pas censé porter les charges de l'étage ou du toit, subissait une telle contrainte que la flexion et la rotation de la poutre sont devenues nettement visibles.

En 1994, le bureau Restoration Engineering, de Brockville, a recommandé que de nouvelles poutres

et colonnes en acier soient installées afin de soutenir l'étage qui s'affaissait, mais le chevêtre essentiel qui se trouvait en dessous avait déjà été endommagé. En 2012, les murs temporaires préconisés par le bureau d'ingénieurs James Knight & Associates ont été mis en place pour compenser l'insuffisance de soutien de certaines parties du rez-de-chaussée en raison du chevêtre surchargé.

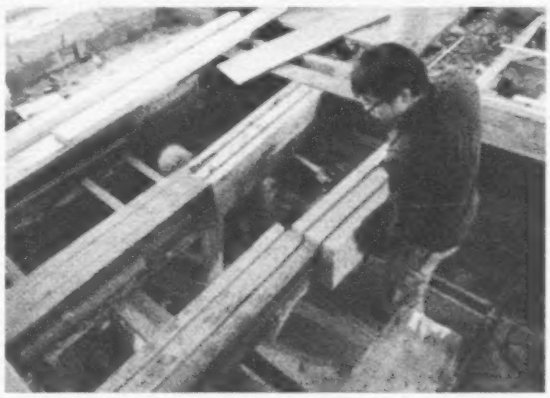
Un certain nombre de solutions ont été envisagées pour enrayer les charges additionnelles imposées aux poutres de bois d'œuvre du rez-de-chaussée. Dans l'idéal, le remplacement des poutres d'origine détériorées par de nouvelles poutres de taille et de coupe appropriées aurait été la solution la plus simple pour restaurer la pleine capacité structurale du bâtiment. Mais le désir de préserver la structure originelle de l'édifice excluait ce type d'intervention. Une autre stratégie répandue de réhabilitation consiste à boulonner des plaques d'acier sur les côtés des poutres de bois d'œuvre. Cependant, les sous-faces des poutres du rez-de-chaussée de la maison Mcdonell-Williamson, qui sont apparentes au sous-sol, présentent une particularité unique : elles possèdent un bourrelet de bordure ciselé à la main. Dans le but de préserver cette caractéristique patrimoniale unique, une autre méthode a été retenue : le système Wood Epoxy Reinforcement (WER), consistant à armer le bois à l'aide de résine époxy.

Le système WER nous permet de dissimuler le matériau d'armature dans le corps du bois existant en vue de créer une pièce de charpente composite de résistance suffisante. Divers matériaux d'armature peuvent être employés : la fibre de carbone, la fibre de verre, ou, dans le cas présent, l'acier. Pour mettre en place l'acier dissimulé, la surface de l'ancienne poutre a été exposée en retirant les planches du plancher au-dessus. Pendant qu'on procédait à son armature, l'ancienne poutre était temporairement soutenue par le dessous. Une fente précise et étroite a été creusée dans le haut de l'ancienne poutre à l'aide d'une toupilleuse électrique. Puis une plaque d'armature en acier a été insérée dans la fente, accompagnée de résine époxy liquide.

Le système WER peut également être employé pour rallonger une poutre existante en utilisant l'armature pour joindre deux longueurs de poutre séparées. Dans la plupart des cas, il présente l'avantage supplémentaire d'empêcher toute nouvelle détérioration du bois par des champignons, des insectes ou d'autres agents.

En outre, la résine époxy liquide injectée dans le bois a la propriété de combler facilement les interstices et les cavités irrégulières. La résine époxy fixe la plaque d'acier au bois tout en servant d'enduit pour en remplacer les parties décomposées ou manquantes. Au final, le processus améliore la résistance du nouvel assemblage.

La maison Macdonell-Williamson a vraiment bénéficié de travaux de restauration de pointe au fil des ans. Une charpente métallique compense désormais l'absence d'une cheminée tandis que l'armature WER dissimulée réachemine les charges et augmente la portance tout en conservant autant de poutres originelles que possible. Ces travaux permettront à la maison de durer plus longtemps et préserveront l'édifice patrimonial pour les générations futures.



Nouvelles et anciennes poutres prêtes pour l'insertion de plaques en acier de renforcement.

Fentes creusées dans d'anciennes poutres à l'aide d'une toupilleuse électrique à guidage de précision.

Michael Csiki est concepteur de structures chez Quinn Dressel Associates. Majula Koita est élève-ingénieure à l'Université de Waterloo. Chantel Godin est rédactrice technique à la pige.

L'interprétation de la maison Macdonell-Williamson au travers de quatre artéfacts

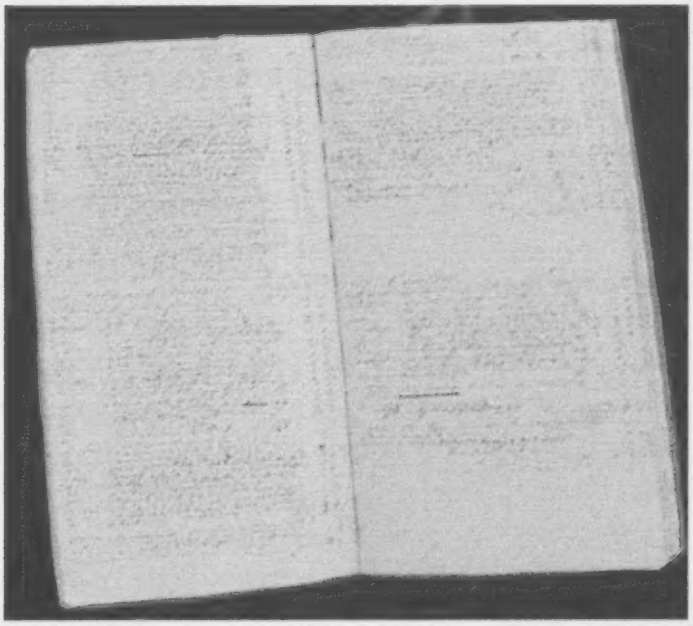
Par Sam Wesley

Il est tentant, en admirant les murs de pierre vieux de plusieurs siècles, la splendeur palladienne et le cadre pittoresque de la maison Macdonell-Williamson, d'évoquer une époque caractérisée par sa continuité – où les anciennes traditions étaient encore bien ancrées, où les voyages et les communications étaient lents, et où la vie et le gagne-pain des gens étaient solidement attachés aux terres qu'ils habitaient. Une époque pastorale, pittoresque, cyclique et fondamentalement locale. En d'autres termes, une époque bien différente de la nôtre. Cependant, en observant de plus près quatre artéfacts provenant du site, ils racontent une tout autre histoire.

La maison (alors baptisée Poplar Villa, la villa des peupliers) a été construite en 1817, après une guerre dévastatrice. Son propriétaire, John Macdonell, était un commerçant de fourrures et soldat à la retraite qui avait connu son lot de voyages, de bouleversements et d'aventures. En dépit de ses profondes racines catholiques d'Écossais des Hautes Terres, John avait passé le plus clair de son enfance dans la Mohawk Valley (État de New York), avant que sa famille loyaliste (ils avaient été jacobites en Écosse) ne fuie aux Canadas après la Révolution américaine. L'épouse de John, Magdeleine Poitras, qu'il avait rencontrée du temps où il vivait dans la vallée Qu'Appelle (dans l'actuelle Saskatchewan), était métisse et leur imposante nouvelle demeure sur la rive de la rivière des Outaouais se trouvait dans une collectivité majoritairement francophone, à cheval sur la frontière avec le Bas-Canada. Le commerce d'objets divers et de transport de fret exploité par John Macdonell sur sa propriété attirait des visiteurs et clients provenant de régions éloignées, ce qui ajoutait encore à la nature publique du site et contribuait à y faire converger une variété d'influences culturelles.

Malgré sa proximité avec la rivière des Outaouais, autoroute du transport de l'époque, il s'agissait d'une résidence de front pionnier située dans une collectivité de front pionnier. Les structures, relations et pratiques sociales traditionnelles étaient souvent ébranlées, ou tout du moins compliquées par les pressions de la vie pionnière. Les tentatives de la famille Macdonell pour instaurer de l'ordre, des traditions et des convenances ont parfois été remarquablement fructueuses, compte tenu du contexte. D'autre fois, elles se sont avérées idéalistes et inefficaces.

L'examen de plusieurs artéfacts typiques du ménage et de la propriété donne un aperçu des efforts réalisés par les Macdonell pour instiller de l'ordre au sein d'un environnement caractérisé par le mouvement, la fluctuation et la fluidité.



Registre du magasin d'objets divers.

Extraits

Brown, James	Travailleur irlandais de Wells
Campbell, Orsinone	Cet homme travaillait à l'usine avec le vieux Whitcomb et s'est enfui aux États-Unis. Une perte sèche pour jMcD
Clarke, Ebanezer	Décédé. Solde dû annulé
Clarke, William	Fils d'Ebenezer. Solde trop insignifiant pour être réclamé
Clough, James	A réglé son compte. En vieux harnais. Perte de 7 années d'intérêt sur 40 £
Harrington, Mary	Servante
McLaren, John	Lamaneur
McLaren, Thomas	Enseignant
Ross, Robert	Paye par troc, berceau, hongre

Pièce d'un demi cent en souvenir d'Isaac Brock, 1816.

En plus de son entreprise de transport de fret, John Macdonell exploitait à la villa des peupliers un magasin d'objets divers qui proposait une variété de marchandises à la collectivité locale et aux personnes qui voyageaient en longeant la rivière des Outaouais. Plus de 100 ans plus tard, au milieu du XX^{e} siècle, les occupants de la maison ont ouvert un tiroir et trouvé un registre répertoriant des centaines de transactions ayant eu lieu au magasin au cours des années 1820 et 1830.

Ce registre de 275 pages livre un aperçu fascinant du commerce et de la clientèle de John. Les renseignements consignés sur les titulaires de compte incluent souvent leur profession (p. ex., lamaneur, chapelier, voyageur ou négociant en vins), ainsi que des données anecdotiques concernant leur santé (par exemple, Bernard Courville est mort du choléra), leurs allées et venues (Darby Byrne a épousé la fille de Jock Judah et s'est enfui) et leurs caractéristiques physiques (Isaac Thompson, « gros nez »). Il indique également que le troc était courant, puisque les comptes étaient souvent soldés en marchandises et en services plutôt qu'en espèces. De nombreux comptes semblent n'avoir pas été soldés du tout, ce qui pourrait expliquer les difficultés financières qu'a connues John lui-même plus tard dans sa vie. Le consentement à octroyer un crédit avait beau être un signe de richesse, la pratique pourrait paradoxalement avoir contribué à plonger un John Macdonell attaché à son statut dans la détresse financière.

Cette pièce souvenir d'un demi cent découverte à la maison Macdonell-Willliamson nous rappelle que les

Pendentif du Sacré-Cœur.

répercussions de la guerre de 1812 se faisaient toujours sentir dans le Haut-Canada tandis que John Macdonell établissait son foyer et son entreprise à la villa des peupliers. La pièce de cuivre a été frappée en 1816 pour commémorer la mort du général Isaac Brock, tué en 1812 alors qu'il supervisait la défense du Haut-Canada. L'inscription « SR ISAAC BROCK THE HERO OF UPR CANADA » (Sir Isaac Brock, héros du Haut-Canada) entoure la représentation de deux chérubins coiffant une urne de couronnes de laurier. Le revers porte la mention « 1816: SUCCESS TO COMMERCE & PEACE TO THE WORLD » (1816 : réussite commerciale et paix dans le monde). La réussite commerciale et la paix étaient précisément ce que recherchait John Macdonell en se retirant dans son domaine de la rivière des Outaouais.

La guerre et les conflits avaient tourmenté la famille Macdonell pendant des générations, les éloignant de leur foyer et perturbant leurs moyens de subsistance. John Macdonell lui-même avait pris part à la guerre de 1812 en qualité de capitaine commissionné au sein du Corps des Voyageurs canadiens, et avait probablement été fait prisonnier lors de la bataille de St. Regis. Ses efforts pour obtenir le dédommagement des pertes subies pendant la guerre ont traîné en longueur jusque dans les années 1840 pour se solder par un échec.

Ce pendentif du Sacré-Cœur, découvert durant des fouilles archéologiques effectuées à la maison Macdonell-Williamson, date très probablement de l'époque de John Beverly Polifax. Le Sacré-Cœur est une dévotion principalement catholique à la faveur de laquelle le cœur physique de Jésus-Christ est vénéré comme symbole de l'amour du Christ pour le genre humain. Les représentations visuelles du Sacré-Cœur sont au centre de la dévotion et apparaissent souvent sur des insignes et des pendentifs. Le symbole du Sacré-Cœur figurant sur ce pendentif, comme sur la plupart des représentations, comprend un cœur enflammé ceint d'épines et surmonté d'une croix (symbolisant l'amour ardent du Christ et sa souffrance). Sur le revers, se trouve un crucifix.

Cette dévotion est étroitement liée à la notion de famille et d'amour familial. La famille Macdonell était réputée pour sa dévotion au catholicisme. Alors que le Haut-Canada était culturellement et politiquement dominé par les protestants, les Macdonell ont pu acquérir un statut et de l'influence dans une région principalement peuplée de Canadiens-Français catholiques. Lorsqu'il travaillait pour la Compagnie du Nord-Ouest, John Macdonell était connu pour sa piété et son insistance pour que les employés sous sa responsabilité respectent les fêtes de l'Église catholique, ce qui lui avait valu d'être surnommé « le prêtre ».

Au début des années 1820, David Thompson, qui comptait parmi les arpenteurs et cartographes les plus prolifiques à avoir jamais officié en Amérique du Nord, a été embauché pour arpenter la frontière entre le Haut-Canada et le Bas-Canada, qui s'étalait du sud de Pointe-Fortune, sur la rivière des Outaouais, au fleuve Saint-Laurent, à l'est de Cornwall.

David Thompson, tout comme John Macdonell, avait travaillé pour la Compagnie du Nord-Ouest et s'était retiré dans le Haut-Canada après la guerre de 1812. Les deux hommes, qui se connaissaient certainement, ont tous deux subi de sévères pertes financières lorsque les vestiges de la Compagnie du Nord-Ouest ont fait faillite en 1825, suite à la fusion avec la Compagnie de la Baie d'Hudson. Les bornes de pierre telles que celle-ci, découverte à proximité de la propriété Macdonell-Williamson, ont été placées le long de la frontière en 1860. On peut lire « Upper Canada » (Haut-Canada) d'un côté, et « Lower Canada » (Bas-Canada) de l'autre. Elle rappelle la proximité de la maison Macdonell-Williamson non seulement avec la frontière du Québec, mais également avec les influences culturelles canadiennes-françaises. Compte tenu des ambigüités sociales et culturelles du site, l'arpentage méticuleux de David Thompson et la présence de ces bornes de pierre sont empreints d'une certaine ironie.

Sam Wesley est le coordonnateur du centre d'interprétation du Parlement de la Fiducie, situé à Toronto.

WER GINARA

L'histoire de deux familles

Par Valerie Verity

“Nous voulions que la maison devienne un lieu vivant où les visiteurs seraient encouragés à participer à toutes les activités programmées pendant l'été, notamment : ateliers, visites guidées, matelassage, musique, salon de thé et magasin. Nous avons par ailleurs commencé une collection d'archives et une collection de photographies, qui sont maintenant inestimables, et nous avons créé une bibliothèque comportant les livres portant sur les deux familles, la propriété, la rivière des Outaouais et les environs car ils ont tous un lien avec l'histoire du Canada.

Nous avons auparavant entrepris la recherche vitale des descendants des deux familles propriétaires de la maison Macdonell-Williamson qui y avaient vécu ... Nous les avons trouvé éparpillés dans tout le Canada – de la Colombie Britannique à Halifax, dans les Prairies, en Ontario, au Québec, et même aux États-Unis. Ces descendants sont devenus des membres de longue date de l'association des Amis, parfois même des membres à vie, et ont contribué à la préservation de ce site.

John D. Redfern (Québec). Co-président intérimaire des Amis de la maison Macdonell-Williamson et descendant direct de William Williamson et Mary Ellen Everett.

Réunion de famille en 1994. À gauche, les descendants Macdonell; à droite, les descendants Williamson.

Quelle histoire que celle racontée par la maison Macdonell-Williamson!! Son emplacement – elle jouit d'un impressionnant point de vue sur la rivière des Outaouais (sur laquelle circulent biens et personnes depuis des siècles) et se trouve à un endroit stratégique entre Montréal et Ottawa – fait que la maison Macdonell-Williamson contribue depuis des générations à la fascinante histoire du Canada.

Qu'est-ce qui incita Macdonell à la faire construire pour commencer? Et Williamson à l'acquérir par la suite?

John Macdonell et William Williamson étaient tous deux des entrepreneurs et l'un comme l'autre s'étaient faits tout seul. En tant qu'associé dans la Compagnie du Nord-Ouest, Macdonell voyageait en canot sur la rivière des Outaouais jusqu'aux territoires de l'Ouest. Il épousa une métisse (Magdeleine Poitras) et participa par la suite au financement du développement de la colonie de la rivière Rouge, au Manitoba. Bénéficiant d'une certaine réussite dans les affaires, il fut en mesure de financer la construction d'une maison (en 1817) et d'établir son entreprise commerciale.

Macdonell exerça des activités variées : commerçant, officier de la Milice, juge de paix, éclusier, fournisseur de potasse, juge, fermier, conducteur de travaux publics, financier et membre de la chambre d'assemblée du Haut-Canada. Il décéda à Pointe-Fortune en 1850.

L'histoire de Williamson est similaire. En 1882, il acheta la maison qui demeura dans la famille jusqu'au début des années 1960. Fils de fermier, Williamson quitta la ferme familiale pour se lancer dans le commerce et choisit la lucrative industrie du bois pour se faire un nom. Gérant son entreprise de la base de Pointe-Fortune et du bureau de la Laurentian Lumber Company situé rue Saint-Jacques à Montréal, il fit activement commerce de bois sur le plan national et international.

Les efforts commerciaux de Williamson firent, eux aussi, rapidement partie intégrante des infrastructures locales. En 1902, disposant d'une énergie hydraulique et de ressources

Quatre générations de la famille Williamson.

Dans leur ouvrage intitulé Friends of the Macdonell-Williamson House Inc., A Developmental History (1991-2011), les auteures Elizabeth Muir et Valerie Verity relatent les vingt ans de participation des Amis à la revitalisation de ce site unique. Ce livre de 178 pages reconnaît les efforts investis pour restaurer la maison et faire revivre les histoires qui y sont associées.

Les auteures souhaitent remercier la Fiducie du patrimoine ontarien ainsi que les membres, les bénévoles, le personnel et les descendants des familles qui consacrent d'innombrables heures à gérer la maison et à s'assurer que les visiteurs puissent en découvrir la splendeur.

Prix : 25 dollars avec frais de port. Pour plus de renseignements, appelez le 613 399-3570 ou envoyez un courriel à valerie.verity@yahoo.ca ou esmuir22@yahoo.ca.

en bois abondantes, il avait pu contribuer à l'acquisition, à la construction et au fonctionnement d'un système hydraulique, d'un réseau électrique, de tramways et de bateaux à vapeur. Par ailleurs, il fabriquait et vendait de la pâte à papier et du papier et construisait et exploitait des lignes téléphoniques et télégraphiques.

Comme Macdonell, Williamson était également impliqué dans les organismes et services régionaux en tant que capitaine de la Milice d'Argenteuil et juge de paix. Il était également actif dans la politique à l'échelle locale et fédérale.

La maison joua un rôle unique dans la vie conjugale des deux hommes. En effet, Macdonell la fit construire pour sa femme et leurs douze enfants à une époque où rares étaient les associés de la Compagnie du Nord-Ouest qui ramenaient à l'est leurs épouses campagnardes. Williamson, quant à lui, fit de sa femme – Mary Ellen Everett, descendante de Cotton Mather, l'un des fondateurs de l'université Harvard – la copropriétaire de la maison et de ce qu'elle contenait. Elle obtint ce statut l'année où la Grande Bretagne adopta une loi sur les biens de la femme mariée (Married Woman's Property Act), qui autorisait finalement les femmes à acheter et posséder un bien.

Quelles histoires cette maison pourrait-elle raconter? Venez la visiter pour découvrir tout ce qu'il y a à savoir, voir les expositions et peut-être parler à l'un ou l'autre des descendants.

Valerie Verity est membre ancienne du conseil d'administration et fondatrice de Friends of the Macdonell-Williamson House/Les Amis de la maison Macdonell-Williamson.

Le long de la rivière des Outaouais

Par Erin Semande

La première route transcanadienne

La rivière des Outaouais est l'un des axes de transport les plus importants au Canada et joue un rôle déterminant dans un grand nombre des récits clés qui font l'histoire du pays. Déjà empruntée par les premiers habitants de la région, puis par des explorateurs, des guides, des commerçants de fourrures, des bûcherons, des colons et des entrepreneurs, la rivière des Outaouais constitue véritablement la première route transcanadienne.

Dans la langue algonquine, la rivière des Outaouais est appelée « Kichesipirini » – ce qui signifie la « grande rivière ». Le mot « Outaouais » est dérivé du terme algonquin adawe (« faire des échanges/commercer »). La rivière des Outaouais prend sa source au lac Capimitchigama, au Québec, à 250 km (156 milles) au nord d'Ottawa. Elle s'écoule sur environ 1 300 km (807 milles) jusqu'au fleuve Saint-Laurent et marque la frontière entre l'Ontario et le Québec sur la plupart de sa longueur.

Pendant des milliers d'années, le canot constitue le principal moyen de transport pour les membres des Premières Nations vivant dans la vallée de l'Outaouais. Des éléments probants donnent à penser que la rivière des Outaouais et ses affluents abritaient, il y a 6 000 ans déjà, un vaste réseau d'échanges commerciaux et de communication.

Construit et utilisé à l'origine par les commerçants de fourrures autochtones, le canot devient par la suite un élément indispensable à l'exploration des paysages sauvages du Canada par les explorateurs, les colons et les industriels européens, ainsi qu'à leur développement. Aux XVIII^{e} et XIX^{e} siècles, l'économie des colonies françaises en Amérique du Nord repose sur le commerce des fourrures, qui s'articule autour des célèbres voies navigables commençant ou s'achevant à la rivière des Outaouais. Cette époque voit le pays s'agrandir grâce au courage des coureurs de bois et des voyageurs, qui se déplacent en canots d'écorce, ainsi que les débuts de la Compagnie de la Baie d'Hudson. Le mode de vie des voyageurs est ancré dans l'imagerie canadienne véhiculée par certains artistes, notamment dans les peintures d'époque originales de Frances Anne Hopkins, qui datent des années 1870. À cette époque, l'utilisation du canot pour le commerce et le transport commence déjà à décliner et la Compagnie de la Baie d'Hudson privilégie le transport ferroviaire et par bateau à vapeur.

Contourner les rapides de la rivière des Outaouais constitue un défi depuis l'établissement des premières routes commerciales par les peuples autochtones du Canada. Des sentiers de portage sont utilisés pour éviter les rapides, avant la création de réseaux de canaux basiques. L'entrepreneur John Macdonell tire profit de cette route commerciale hautement fréquentée en érigeant sa maison, en 1817, sur une falaise occupant un emplacement stratégique, sur la rive ontarienne de la rivière des Outaouais, et en construisant un simple canal permettant d'éviter les rapides tumultueux. Dans les années 1830, le canal de Macdonell n'est plus en mesure de faire face à l'importance croissante de la rivière des Outaouais en tant que route commerciale et que voie stratégique de contournement des autres Grands Lacs dans l'éventualité d'une guerre avec les États-Unis, et l'armée britannique construit un réseau de canaux plus élaboré, composé du canal de Grenville, du canal de Chute-à-Blondeau et du canal de Carillon.

Alors que les premiers canaux qui sont construits sur la rivière des Outaouais visent avant tout un objectif militaire, les richesses naturelles de la région deviennent un atout économique qui a pour effet de modifier la rivière et ses rives. De grandes scieries sont installées à proximité des chutes et des rapides permettant de produire l'énergie hydraulique (et, par la suite, l'énergie hydroélectrique) nécessaire au fonctionnement des usines locales. Ces installations attirent des colons, et des collectivités comme Bytown (l'actuelle Ottawa) se développent aux alentours.

> **« Le Comité de désignation patrimoniale de la rivière des Outaouais attend avec impatience que cette importante rivière canadienne, peut-être la plus belle du pays, intègre pleinement le Réseau des rivières du patrimoine canadien. La désignation donnera l'occasion aux collectivités, petites et grandes, depuis Hawkesbury jusqu'à Haileybury, de conjuguer leurs efforts pour célébrer le riche patrimoine culturel de la rivière des Outaouais et promouvoir ses activités de loisirs de niveau international.**
>
> *Larry Graham, habitant de longue date du bassin versant de la rivière des Outaouais, pagayeur insatiable et président du Comité de désignation patrimoniale de la rivière des Outaouais*

La rivière des Outaouais connaît l'un de ses changements les plus spectaculaires entre 1959 et 1962, quand Hydro-Québec construit un barrage à Carillon, en face de la maison Macdonell-Williamson, pour alimenter Montréal en énergie. La construction du barrage fait augmenter le niveau des eaux, qui submergent les anciens canaux de Carillon et de Grenville et entraînent la disparation des rapides. L'ouverture officielle du barrage en 1963 marque la fin de la navigation commerciale sur le réseau de canaux de la rivière des Outaouais.

Bien qu'elle ne soit désormais plus utilisée pour le commerce et le transport des marchandises, la rivière des Outaouais peut aujourd'hui se découvrir en bateau à moteur, en radeau, en kayak, en bateau à voile et en canot. Les personnes qui cherchent un moyen relaxant de découvrir la beauté naturelle et les sites culturels de la rivière des Outaouais continuent d'attacher une grande valeur aux canots.

Sources : Cet article ne fait qu'effleurer le sujet et les lecteurs sont invités à consulter le site Web du Comité de désignation patrimoniale de la rivière des Outaouais sur www.ottawariver.org. La Fiducie tient à remercier le Comité pour avoir autorisé l'utilisation du document intitulé « Une étude de base pour la mise en candidature de la rivière des Outaouais au Réseau des rivières du patrimoine canadien » (2005), qui constitue la base de cet article. Des remerciements particuliers sont adressés à Larry Graham, président du Comité de désignation patrimoniale de la rivière des Outaouais, et au chef Kirby Whiteduck, qui a accepté de parler avec des membres du personnel de la Fiducie et de leur transmettre ses connaissances et ses expériences liées à la rivière des Outaouais.

Erin Semande est recherchiste à la Fiducie du patrimoine ontarien.

Le Réseau des rivières du patrimoine canadien

Bien que la désignation au Réseau des rivières du patrimoine canadien n'offre aucune protection juridique pour la rivière des Outaouais, il s'agit néanmoins d'un programme d'intendance communautaire éprouvé et efficace qui incite les citoyens à conserver et à célébrer leurs rivières. La désignation constitue un immense honneur qui est réservé aux rivières dont le patrimoine naturel et/ou culturel est reconnu comme exceptionnel par les gouvernements provinciaux et fédéral.

Le bassin versant de la rivière des Outaouais indiquant l'emplacement de la maison Macdonell-Williamson.

La rivière à travers l'histoire

Il y a 15 000 ans :	La nappe glaciaire (le glacier) Laurentide commence à fondre. À mesure du retrait des glaciers, de l'eau salée provenant de l'océan Atlantique inonde la vallée pour former la mer Champlain.
Il y a 13 000 ans :	La vallée de l'Outaouais est recouverte par la mer Champlain.
Il y a 10 000 ans :	La mer Champlain disparaît.
Il y a 8 500 ans :	Premières traces d'une présence humaine le long de la rivière des Outaouais.
Il y a 8 000 ans :	Le réseau hydrographique actuel de la rivière des Outaouais se met en place.
Il y a 6 000 ans :	Le niveau des eaux de la rivière des Outaouais baisse progressivement jusqu'à atteindre son niveau traditionnel, et les forêts de pin blanc se transforment en forêts mixtes constituées de pruches, de pins et de feuillus.
Il y a 3 000 ans :	Des pictogrammes représentant l'environnement spirituel et physique des peuples algonquins tel qu'ils le conçoivent traditionnellement sont dessinés le long des rives de la rivière.

« En 1613, Samuel de Champlain effectue la première incursion européenne officielle en territoire algonquin, sur la Kitchissippi (rivière des Outaouais). Au cours de ce voyage, il rencontre des membres d'au moins trois bandes différentes de la Nation algonquine, le long de la Kitchissippi.

La dernière bande qu'il rencontre, sur l'actuelle île Morrison, près de Pembroke, en Ontario, sont les Kichesipirini (« habitants de la grande rivière »). Champlain décide ensuite de continuer de remonter la rivière, mais malgré l'excellent traitement et l'accueil chaleureux que lui réservent les Kichesipirini, le chef Tessouat ne lui accorde pas le droit de passer. Les Kichesipirini et leur chef, Tessouat, décidaient quels non-Algonquins pouvaient monter et descendre le long de la Kitchissippi et demandaient aux personnes autorisées, incluant des explorateurs et des missionnaires, d'acquitter un droit de péage. Le long de la rivière des Outaouais et de ses multiples affluents, on trouve un grand nombre de sites archéologiques et sacrés et de lieux de sépulture algonquins qui témoignent d'une présence de longue date.

Le chef Kirby Whiteduck, Première Nation algonquine de Pikwàkanagàn.

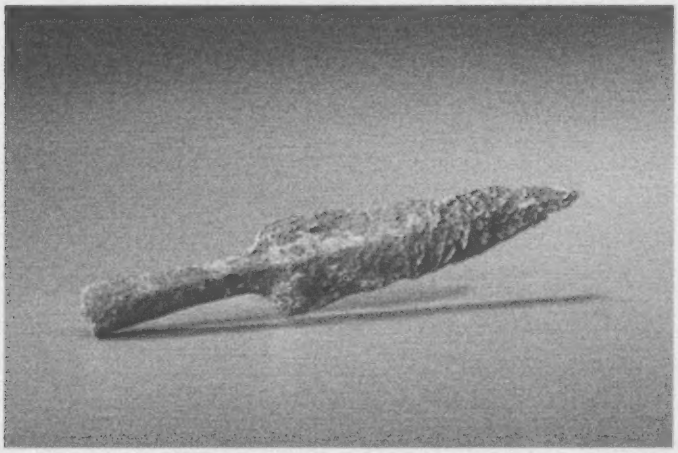
1608	Étienne Brûlé est le premier Européen à explorer la rivière des Outaouais.
1613	Samuel de Champlain remonte la rivière jusqu'aux environs de l'actuelle Pembroke. Les Kichesipirini lui réservent un accueil chaleureux, mais ne lui accordent pas le droit de passer.
1817	John Macdonell construit sa grande maison georgienne sur une falaise occupant un emplacement stratégique, sur la rive ontarienne de la rivière des Outaouais.
1857	La reine Victoria choisit la ville d'Ottawa, située au bord de la rivière qui porte le même nom (en anglais), comme capitale du Canada.
1862	Un industriel de Pembroke du nom de McAllister fait installer des roues à aubes dans ses usines pour produire de l'électricité à des fins commerciales.
1885	Début de la production d'énergie hydroélectrique sur la rive ontarienne de la rivière.
1945	Première réaction nucléaire autonome au Canada, aux Laboratoires de Chalk River, sur les rives de la rivière des Outaouais.

La rivière des Outaouais en chiffres

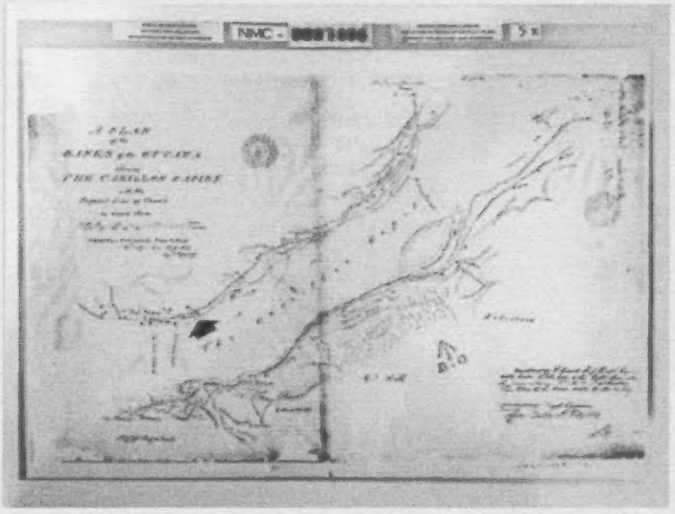
4 :	Nombre de grandes subdivisions géologiques que traverse la rivière des Outaouais – la province du lac Supérieur, le bassin de Cobalt, la province de Grenville et les basses-terres du Saint-Laurent.
33 :	Espèces d'amphibiens et de reptiles, incluant le necture tacheté et la tortue géographique (en péril).
43 :	Barrages dans le bassin versant de la rivière des Outaouais, ce qui en fait l'une des rivières les plus hautement régulées au Canada.
45 :	Proportion du bassin versant située en Ontario (le reste se trouve au Québec).
80 :	Nombre d'affluents (dont deux – la rivière Mattawa et la rivière Rideau – sont désignés rivières du patrimoine canadien).
80 :	Espèces en péril, incluant la pie-grièche migratrice, le couguar de l'est, le pygargue à tête blanche et le ginseng à cinq folioles.
85 :	Espèces de poissons observées dans la rivière.
90 :	Point le plus profond (en mètres) du réservoir de Carillon.
150 :	Hauteur (en mètres) du Rocher-à-l'Oiseau, un site sacré qui s'élève au-dessus de la rivière des Outaouais, dans le comté de Pontiac, au Québec.
300 :	Nombre d'espèces d'oiseaux auxquelles le bassin versant de la rivière des Outaouais fournit un habitat.
1,271 :	Longueur approximative (en kilomètres) de la rivière des Outaouais
14,000 :	Nombre de bateaux de plaisance que l'on relève chaque année dans la région d'Ottawa-Gatineau.
146,300 :	Superficie du bassin versant (en kilomètres carrés) – deux fois celle du Nouveau-Brunswick.
1,670,000 :	Nombre de personnes vivant dans le bassin versant (données du recensement de 2001).
341,000,000 :	Litres d'eau qui sont prélevés chaque jour dans la rivière aux installations de purification de l'eau de Britannia et de l'île Lemieux.

Pagayeurs lors d'une excursion organisée par l'Ottawa River Canoe Brigade (brigade des canots de la rivière des Outaouais). La brigade encourage les participants à découvrir le patrimoine de la rivière des Outaouais et à contribuer à sa sauvegarde. Photographie reproduite avec la permission de Larry Graham.

Le Rocher-à-l'Oiseau, un site sacré pour les peuples autochtones qui ont laissé un héritage remarquable d'anciens pictogrammes dessinés à l'ocre rouge. Photographie reproduite avec la permission de Larry Graham.



Couteau ou pointe de lance autochtone en cuivre du lac Supérieur, datant de la période archaïque moyenne, il y a environ 6 100 ans. Artéfact trouvé par Clyde Kennedy durant des fouilles effectuées en 1963 sur le site de l'Isle-aux-Allumettes-I (AL-1). Musée canadien de l'histoire, BkGg-11:1049, IMG2008-0583-0005-Dm.



« A Plan of the Banks of the Ottawa shewing the Carillon Rapids with the proposed line of Canal to avoid them. Copyed from a sketch made by Major Dy Vernet. 1829. » (« Un plan des rives de la rivière des Outaouais montrant les rapides Carillon et le projet de canal permettant de les éviter. Copie d'un croquis réalisé par le major Dy Vernet. 1829. »). Avec la permission de Bibliothèque et Archives Canada/Cartes et plans du Canada/NMC 7406.

DONNER VIE À NOTRE HISTOIRE

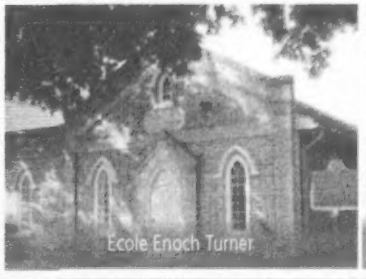
Fiducie du patrimoine ontarien

Photo : Place Fulford, Brockville

FIDUCIE DU PATRIMOINE ONTARIEN
DONNER VIE À NOTRE HISTOIRE

Pour en savoir plus, consultez le site
www.heritagetrust.on.ca/musees

Site historique de la Case de l'oncle Tom


École Enoch Turner

Pharmacie du Niagara

Place Fulford

Notre patrimoine, votre source d'inspiration

FIDUCIE DU PATRIMOINE ONTARIEN
DONNER VIE À NOTRE HISTOIRE

416 314-3585
www.heritagetrust.on.ca/installationspatrimoniales